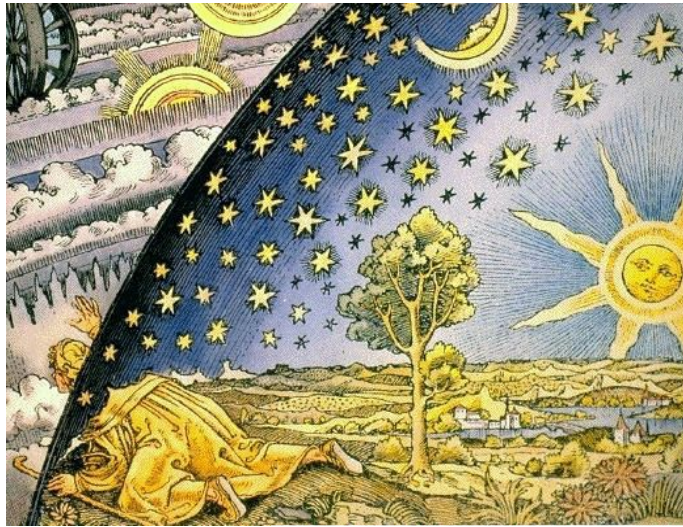


## L'unité et l'éveil



*Gravure sur bois XVIe siècle, auteur inconnu*

## Sur l'unité et l'éveil

C'est un peu particulier de commencer un témoignage par, "ça me fatigue", ou "je ne supporte plus", et pourtant ça commence comme ça, après une sorte de fatigue, comme une gêne, le poids de deux mondes, l'intérieur et l'extérieur, et surtout cette relation qu'il y a entre les deux, cette relation un peu compliquée.

La relation entre les deux mondes m'obsède un peu ces derniers temps. Cela fait maintenant plusieurs années que je reste avec cette préoccupation que je cherche à approfondir par moment, ce voile qui se trouve entre la conscience et le monde, cette fenêtre, cette perspective, ce tamis. Bref, la nature de ce lien devient plus présent, plus conscient et a besoin d'être étudiée.

Au cours de quelques expériences très significatives, un peu hallucinatoires, le monde et ma conscience me paraissent n'être qu'"un". Je cherche à maintenir cet état singulier. Ainsi, ce qui sépare le moi du monde s'estompe; il n'y a donc plus de fenêtre ou de vitre (souvent blindée d'ailleurs) entre l'extérieur et l'intérieur. Intérieur et extérieur, c'est un ensemble! C'est une structure indivisible. Je lève donc le voile, l'attention mise sur le sens des flux: ce qui sort et ce qui rentre, avec l'objectif de maîtriser ces flux.

Au début, ce type d'expérience est vécu comme des hallucinations qu'il n'est pas "convenable" ni très confortable de maintenir, surtout dans l'activité de la vie quotidienne. Cet état particulier aurait pu ensuite engendrer de la confusion, avec des moments de "retournement de chaussette", le dehors étant dedans et vice versa. Je constate avec surprise qu'il n'y a pas de confusion mais plus de lucidité. Je suis même étonné qu'il soit plus facile de maintenir ce type d'état plutôt que de maintenir un "bon niveau d'attention". Je suis moins tendu, moins dans la tête. J'appartiens à la réalité ou la réalité m'appartient. Ce petit jeu avec moi-même-monde me fait sentir et appréhender la réalité bien différemment. C'est la nature de la relation avec le monde que je commence à remettre en cause.

Le tout parfois accompagné de sentiments forts pour le monde, les gens, et la vie.

Ouvrons une parenthèse très brouillonne d'histoire ultra simplifiée.

A l'ancien âge de la pierre, il y a deux millions d'année, Habilis n'a plus les bras ballants, il perçoit possiblement le monde comme submergeant, imprévisible, avec des dangers. Des grandes forces incontrôlables sont présentes, peut être avec la sensation de "subir le monde". Puis, il y a moins d'un million d'année est arrivé avec Erectus le temps des feux, des grottes. Suivent ensuite la production du feu et les sépultures; c'était il y a cent mille ans avec Neandertal, qui avant de disparaître va côtoyer et fusionner avec Sapiens. Récemment on découvre les preuves du règne des déesses de l'instinct datant de trente mille ans, au moment même où l'être humain achève de recouvrir l'ensemble du globe.

Nous avons été jetés là un peu comme des extraterrestres qui arrivent sur une planète inconnue, et dans une immense accumulation d'expériences, d'échecs et de tentatives, nous sommes arrivés à une sorte de palier historique, d'où nous avons fait un saut (lire la ficelle, les nœuds).

Alors, le temps des pierres polies est arrivé, il y a plus de quinze mille ans. A ce moment-là, se produit une sorte de séparation. Le monde est moins submergeant, moins imprévisible, on domestique, on plante et on moissonne, les animaux sont moins dangereux, on les apprivoise. On sort des grottes quand il y en a, on construit des habitats durables, on maîtrise les éléments constitutifs du monde: le feu, la terre, l'eau, l'air. Apparaissent alors les fours, la vaisselle, l'irrigation et les troupeaux, les bergers nomades patriarcaux, avec leur troupeau côtoient des villages de plus en plus grands. On domestique tout (même des gens), on produit des objets en série. Eleveurs, cultivateurs et artisans maîtrisent leur milieu. Notre relation avec le monde est plus à l'extérieur, c'est une nouvelle conquête. Les grandes déesses cèdent lentement leur place. Et les patriarcats, identifiés à leur production, à leurs biens et à leurs appartenances diverses, parlent du sentiment attachant d'amour possessif, proche de celui que nous connaissons aujourd'hui.

Ce changement du paléolithique au néolithique est très important dans la relation avec le monde.

L'espace et le temps ont bien changé.

Fermons la parenthèse en zappant sur les derniers sept mille ans et revenons à nos jours, Actuellement, nous nous sentons un peu submergés par le monde: des événements imprévisibles, des dangers, des forces incompréhensibles et incontrôlables, des catastrophes et des débordements en tout genre. Même les choses les plus simples deviennent compliquées voire impossibles. Bref, observons notre relation moi/monde dans un parallèle simple avec le paléolithique. Bien que l'illusion du paysage soit bien différente, avec sa super technologie, son monde virtuel, ses mégapoles internationales interconnectées, la sensation pour la majorité des êtres humains c'est de "perdre la main".

N'aurait-on pas besoin d'un grand saut, de type néolithique ?

Sûrement, mais alors sans "domestiquer" personne, et en ajoutant des éléments progressifs indispensables à une nouvelle ère :

Reprendre la main, cela voudrait dire apprivoiser notre environnement, moins subir, agir ensemble, maîtriser avec proportion l'eau potable, le feu-énergie, l'air ambiant, la terre nourricière, le tout à grande échelle.

Si nous sommes un minimum méditatif dans notre action d'artisan de la vie, dans notre travail quotidien, alors notre relation avec le monde sera complète. Il n'y a pas d'autre choix que d'unifier l'être humain avec monde. Cette structure conscience-monde est une nécessité qui doit être vécue, ressentie, enregistrée, maintenue et incorporée comme un nouveau principe. Et lorsqu'on est méditatif sur notre travail, c'est une recherche de signifiants, sans parallèles trop simple, sans se répéter des phrases toutes faites. Allons vers la compréhension et la maîtrise de certains phénomènes, et tout en accumulant de l'expérience, cherchons la résonance, cherchons des vérités sur nous-même et le monde, cherchons des lois, des principes, qui concernent les temps, les espaces de travail, reconnaissons dans quel milieu se développent certains phénomènes. Et là, s'établissent des liens entre l'interne et l'externe.

Bien, cette communication entre espaces intérieur et extérieur se pratique avec Le Message de Silo, pour lequel le monde, c'est surtout les autres, le monde humain.

Par exemple, dans la cérémonie de l'office, en simplifiant à l'extrême l'expérience, ne cherche-t-on pas à "mettre le cœur dehors" ? L'union sacrée se trouve dans la fusion de l'intérieur et de l'extérieur.

La cérémonie de bien être s'adresse au personnes que l'on aime, et souligne l'entrecroisement des espaces mentaux entre les êtres.

Sans communication entre espaces, une pointe de doute subsiste.

Ces espaces ne font qu'un. L'illusion de la séparation a créé beaucoup de contradictions. On souffre avec le regard à l'extérieur. (Chap. 16 projection de la force, Le Message de Silo)

Cette communication entre espaces, c'est parfois la chose la plus simple au monde: c'est l'ambiance dans un dîner, la chaleur entre amis, c'est l'entente entre travailleurs, c'est l'esprit qui nous lie, et ça vient des gens, de l'expérience partagée, ça ne vient pas de la quatrième dimension !

Une petite digression, en ce qui concerne les phénomènes qui nous intéressent tant, et qui restent difficiles à appréhender avec la "logique" habituelle des causes à effets directs, cette logique moche comme un vieil élastique qui se tend et se détend et finit par te claquer au visage. Alors avançons un peu, même si, en restant dans le cause à effet, il y a l'indirect, comme quand il faut lancer de la nourriture au chien de garde pour passer. L'indirect nous intéresse, ce détournement d'attention où je suis attentif à certaines choses pour en obtenir d'autres. Tout ceci nous amène doucement vers des structures de pensée plus jolies. Comme ces arbres de la vie avec des troncs anciens, aux belles branches robustes et matures, avec de plus petites branches jeunes et bien souples sur lesquelles

sont fixées les feuilles qui se jouent du vent ainsi que des bourgeons qui donneront des fruits ensuite mangés avec plaisir, alors que les pépins enfouis dans l'engrais naturel et sortis de leur point d'origine se multiplieront pour de nouveaux cycles.

Tout ne s'obtient que par processus. Le résultat n'est que le dernier maillon d'une chaîne qu'on ne peut pas briser, les branches n'ayant jamais poussé vers le tronc. Il y a une direction, un sens, vers la croissance. Rien n'empêche un arbre de pousser. S'il est dans de bonnes conditions, on ne peut pas aller contre, mieux vaut l'entretenir, le tailler et récolter ses fruits.

Revenons à notre quête d'unité. Qu'en est-il de notre chère action sociale, tant aimée, ce rapport de force, cette lutte sociale qui justifie l'existence? Et bien je terminerai par ces deux mots, puisque tout se passe dans cet espace unique dedans-dehors confondu: je ne suis pas en lutte avec le monde mais j'agis en conscience ou dans ma conscience-monde, je ne suis pas non plus en lutte avec moi-même. La vie est comme une immense "expérience guidée". (Chap. 1, psychologie 3, l'action dans le monde comme forme transférentielle, Note de psychologie, Silo)

Le "transfert" se fait dans la vie. Nos expériences de laboratoire sont très concluantes. Nous devons sortir du laboratoire, voir le monde comme un immense champ d'expérimentation ou un atelier. Je sors doucement de ma nature cathartique pour devenir transférentiel et les opportunités de transfert sont innombrables pour sortir de la répétition et aller au-delà de la vie. En sortant du cauchemar endormi du quotidien, l'éveil a le goût marquant du plus beau des rêves.

Et c'est depuis cet état, chargé d'éveil unitif, que les conditions pour le sacré sont les meilleures. On est à la bonne température pour d'autres travaux, on bat le fer quand il est chaud, en sachant qu'il passe plus de temps dans la forge que sur l'enclume.

Jean-Luc, à la petite salle Paris 19e, mai 2014